

« Un cœur compliqué et malade »

LECTIO DIVINA SUR L'EXERCICE ILLÉGAL DE LA PSYCHIATRIE

Le cœur de l'homme est compliqué et malade !

Qui peut le connaître ?

*Moi, le Seigneur, qui pénètre les cœurs et qui scrute les reins,
afin de rendre à chacun selon ses actes,
selon les fruits qu'il porte (Jr 17, 9-10).*

Dans les sociétés occidentales contemporaines, la maladie et la santé nous passionnent et nous fournissent les catégories dans lesquelles nous aimons penser, et c'est aussi le cas dans la vie religieuse. Le politique, l'économique ou le social semblent souvent bien éloignés des préoccupations monastiques ou communautaires, mais le médical en revanche apporte d'inépuisables sujets de conversation et de réflexion. La guérison a largement supplanté le salut dans les valeurs phares de la spiritualité, et les rudiments de la psychanalyse tiennent souvent lieu de données de base pour penser l'être humain. Mais l'usage immodéré des catégories de la médecine et de la psychiatrie peut constituer une forme de violence communautaire. La méditation de deux versets du prophète Jérémie est proposée ici pour susciter une prise de conscience des dérives possibles d'une telle fascination par le vocabulaire médical et psychologique.

Compliqué et malade, ou pécheur ?

« Le cœur de l'homme est compliqué et malade ! » Le prophète reconnaît ici de la complexité et de la maladie dans le cœur de l'homme, mais il ne parle pas du péché. On peut envisager que l'état dans lequel le cœur se trouve est imputable à des conséquences du péché, que ce soit le péché personnel ou la transmission du péché. Une transmission, car complication et maladie précèdent en effet notre venue au monde, elles touchent déjà le cœur des générations

précédentes, elles affectent le désir et la parole qui ont entouré notre existence, avant même la naissance. Mais si l'on regarde complication et maladie comme des conséquences du péché, c'est quand même le signe que l'on se donne les moyens de distinguer le péché lui-même, qui implique la responsabilité personnelle directe, et les conséquences d'un péché qui peut être celui de quelqu'un d'autre. En théologie morale, les conséquences d'un acte ne peuvent suffire à son évaluation, car elles sont imprévisibles, dans leur ampleur, dans leur complexité. Il y a une responsabilité indirecte du pécheur dans les conséquences de son péché, de plus en plus indirecte au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'acte qu'il a commis.

La distinction suggérée par le texte de Jérémie nous invite à reconnaître que dans les comportements qui nous semblent compliqués, regrettables, ou incompréhensibles, il n'y a pas que du péché. Bien longtemps avant les théories de l'inconscient qui viendront le confirmer, la révélation biblique affirme déjà qu'il existe dans l'homme de l'involontaire, et que cet involontaire peut le faire souffrir, ou faire souffrir autour de lui. Le mal commis n'est pas nécessairement volontaire, il ne doit jamais être regardé de manière systématique comme étant directement de l'ordre du péché. Lorsqu'il est involontaire, il reste du mal, il peut susciter de la souffrance, mais il n'est pas imputable au sujet, il ne relève pas de sa responsabilité. Cela modifie aussi ce que l'on pourra tenter de penser sur l'avenir, car si complexité et maladie ne sont pas nécessairement de l'ordre du volontaire, il est probable que pour une grande part, elles échappent au pouvoir que pourrait avoir le sujet de changer, de les faire évoluer. On peut toujours dire à celui dont on trouve le comportement compliqué qu'il devrait devenir simple, mais cette injonction risque fort de rester aussi paradoxale que le fameux « une seule consigne : détendez-vous ! ».

Complexité et maladie n'excusent pas tout et ne font pas basculer tous les comportements dans l'ordre de l'involontaire. Mais le péché et la responsabilité ne s'appliquent pas non plus à tout ce qui fait notre existence. Il nous faut reconnaître et discerner ce qui relève de chaque registre, car ignorer l'un ou l'autre n'est pas respectueux de la dignité humaine.

Le cœur de mon voisin est malade

Aujourd'hui, dans la vie communautaire, lorsque la complication ou la maladie sont évoquées à propos des comportements, ou à propos du cœur, c'est nécessairement au sujet des autres. On n' imagine guère quelqu'un qui reconnaîtrait paisiblement que son cœur est

compliqué et malade ; en revanche, les situations dans lesquelles le cœur du voisin est affecté de tels diagnostics sont fréquentes.

Exercice illégal de la médecine

Le vernis de culture psychologique qui participe à la culture occidentale contemporaine suscite une référence fréquente au vocabulaire technique de la psychiatrie dans la manière de parler les uns des autres. Il est malvenu de se sentir fatigué sans accepter de la part de son interlocuteur l'évocation d'une période dépressive. La moindre défaillance de mémoire chez un sujet de plus de cinquante ans va susciter une allusion à un Alzheimer débutant, et toute difficulté relationnelle entraîne l'énonciation d'un diagnostic de paranoïa. Habitude de riches et de bien portants, ces diagnostics lancés à la volée et sans compétence médicale ne peuvent être le fait que de ceux et celles qui n'ont pas idée de ce qu'est l'expérience concrète de vivre ou de côtoyer véritablement la maladie d'Alzheimer ou la paranoïa. La génération précédente usait avec excès d'un diagnostic nettement plus flou, qui consistait à désigner telle ou telle personnalité comme « caractérielle ». Cela n'aidait pas plus à vivre, mais cela avait au moins l'avantage de ne pas avoir la prétention d'être un diagnostic médical. Libérées d'une telle prudence, nos communautés d'aujourd'hui usent et abusent d'un vocabulaire psychiatrique précis, dans les conversations privées, mais aussi parfois dans des débats publics.

C'est oublier qu'il y a là un comportement qui relève du délit d'exercice illégal de la médecine : ce délit est en effet constitué lorsque quelqu'un qui n'a pas les compétences reconnues par le doctorat en médecine pose un diagnostic ou met en œuvre une thérapeutique¹. Il n'est pas question ici de susciter des plaintes pénales envers les religieux ou les communautés qui se laissent aller à de tels comportements, mais, au moins de donner l'alerte. Qui se permettrait, en communauté, de poser publiquement un diagnostic de cancer ou de diabète sans en avoir les compétences et sans demande de la part du patient ? Cela ne viendrait à l'idée de personne, par aveu d'incompétence, et au nom du nécessaire respect de l'autre. Comment se fait-il que ce qui semble inimaginable dans le registre somatique soit de pratique courante dans le domaine psychiatrique,

1. En France, le code de la santé publique définit ainsi l'exercice illégal de la médecine : « Toute personne qui prend part habituellement ou par direction suivie, même en présence d'un médecin, à l'établissement d'un diagnostic ou au traitement de maladies, congénitales ou acquises, réelles ou supposées, par actes personnels, consultations verbales ou écrites ou par tous autres procédés quels qu'ils soient. » CSP article L 4161-1.

alors même que les professionnels de cette discipline sont pourtant particulièrement réticents à poser des diagnostics trop précis sur leurs patients ? Sans compétence, et sans examen autre que l'observation de ce qui est visible dans la vie commune, sans demande du patient et sans discrétion, il semble possible d'énoncer en toute impunité que tel ou tel est paranoïaque, narcissique ou maniaco-dépressif, sans que cela ne suscite aucun appel à la prudence ou au respect de l'autre.

Pratiquer une telle forme d'exercice illégal et communautaire de la psychiatrie, c'est aussi oublier qu'en médecine, un diagnostic n'a d'intérêt que s'il permet de mettre en place un dispositif thérapeutique. Or, lorsqu'une telle étiquette est portée sur le membre d'une communauté, c'est le plus souvent sans aucune visée thérapeutique ; bien au contraire, cela permet à la communauté d'avoir une clef d'interprétation définitive de tout ce qui arrive, et de retirer toute valeur au propos du sujet dont on parle, puisqu'il est malade.

Ayant plus ou moins assimilé l'ensemble de la doctrine freudienne, n'importe qui, aujourd'hui, a cependant l'idée que les événements vécus dans l'enfance sont à l'origine de certains comportements chez l'adulte. Prendre un élément de la biographie comme source d'interprétation unique de la vie de quelqu'un, c'est parler au rebours de toute méthode réellement psychanalytique, dans laquelle, par exemple, on est particulièrement prudent devant ce qui peut constituer des souvenirs écrans, c'est-à-dire des souvenirs qui apparaissent trop facilement comme étant le signe d'un traumatisme initial, source de tout ce qui a suivi. Un souvenir précis peut constituer un écran, être une forme de défense mise en place par le psychisme pour interdire l'accès à un autre souvenir, à un autre traumatisme que l'on n'est pas prêt à assumer. Mais dans la vie communautaire, il peut arriver qu'on n'entre pas dans ces subtilités. A-t-on à se mettre sous la dent l'un ou l'autre élément biographique concernant celui ou celle que l'on désigne comme malade : voilà tous ses comportements, ses remarques, ses difficultés qui vont être en vrac imputés au divorce de ses parents ou à sa maladie d'enfant. L'illusion de savoir entretient la paresse intellectuelle et ferme l'accès à l'accueil de l'autre dans ce qu'il est aujourd'hui, dans ce qu'il tente peut-être de dire de lui et que personne n'entend, puisque personne n'écoute.

Soulignons enfin que cette perturbation grave de la parole en communauté passe également par l'usage intempestif d'un adverbe. On ne se contente pas de dire qu'il est malade, on précise souvent qu'il est *complètement* malade. Ce qui n'était qu'un exercice illégal de la médecine bascule du fait de cet adverbe dans la condamnation sans appel. Rien de bon, rien de sensé ne peut être reconnu dans les paroles et le comportement de cet individu dont on cherche ainsi à se

démarquer le plus radicalement possible. Nous n'avons rien en commun, puisque lui, et lui seul dans la communauté, est complètement malade. La couleur de la laine du mouton noir est là pour mettre en valeur l'éblouissante blancheur de celle du reste du troupeau : ce mouton-là a une fonction capitale pour le troupeau, c'est pourquoi il est important qu'il reste ce qu'il est, un mouton noir, complètement noir.

Une dimension de la condition humaine

En face de cette forme pernicieuse de violence communautaire, le prophète Jérémie se dresse pour nous rappeler, de sa voix de bronze, que c'est « le cœur de l'homme » qui est compliqué et malade. Pas le cœur de tel ou tel, pas le cœur de l'autre, mais le cœur de l'homme, de tout homme. Le cœur de l'homme : on peut difficilement envisager une expression plus englobante, plus universelle. C'est le cœur de tout homme dont il est question, qu'il soit saint ou pécheur. Quelque chose de l'homme en général est dit ici. Il nous faut entendre et accepter que la condition humaine comprenne cette dimension-là : complexité et maladie. Il n'y a donc aucun fondement pour une démarche diagnostique qui permettrait de distinguer ceux et celles qui seraient atteints, des autres qui seraient normaux. Que nous le sachions ou pas, que nous l'admettions ou pas, notre cœur est compliqué et malade, tout autant que celui de notre voisin. Il n'y a pas d'échappatoire, pas de possibilité de se croire hors champ de l'interpellation prophétique.

Seul le Seigneur sait

« Qui peut le connaître ? Moi, le Seigneur, qui pénètre les cœurs et qui scrute les reins. » Une deuxième étape de la réflexion apparaît dans le texte de Jérémie. Après avoir affirmé que complexité et maladie concernent tous les hommes, il était nécessaire d'affronter la question de savoir qui, dans cette situation, peut savoir ce que contient le cœur de l'homme. Si l'exercice illégal de la psychiatrie est interdit en communauté, est-il impossible de savoir, n'y a-t-il personne pour connaître véritablement ce qui justifie tel comportement, ce qui explique telle difficulté relationnelle ? Jérémie, une nouvelle fois se place en travers de la route pour récuser toute connaissance du cœur de l'homme par un homme. Seul le Seigneur sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme. De même que l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Gn 2, 17), la profondeur du cœur est inaccessible à la connaissance humaine. Ce qui était une forme d'exercice illégal de la psychiatrie devient du même coup une forme d'idolâtrie ou de blasphème. Lorsqu'il croit connaître le cœur de son

prochain, ou son propre cœur, l'homme s'attribue une forme de connaissance qui n'appartient qu'à Dieu. Une telle affirmation a deux conséquences.

Une connaissance est possible

Qui connaît ? La question posée par le prophète devant ce cœur compliqué et malade peut raisonner avec une certaine angoisse. S'il est inacceptable que les communautés, ou certains de leur membre, s'attribuent à tort le droit de poser des diagnostics, ou de désigner ce qui constitue l'origine de tel ou tel comportement difficile à comprendre, est-ce que cela signifie que toute connaissance est impossible ? Est-ce que celui qui souffre lui-même de ses propres comportements est renvoyé à une incapacité absolue de jamais se savoir connu par quelqu'un ? Seul Dieu connaît, répond Jérémie. Les profondeurs et les complexités du cœur de l'homme n'échappent pas à son regard. On retrouve ici le psaume 138, « Tu me scrutes, Seigneur, et tu sais. » L'amour de Dieu pour l'homme fragile, sa miséricorde prend ici la forme de la reconnaissance. Ce qui est ignoré de tous, ce qui reste obscur pour le sujet lui-même est connu et reconnu par quelqu'un, Dieu.

Pourquoi seul le Seigneur connaît le cœur de l'homme ? Nous pouvons, pour tenter de répondre à cette question, reprendre le rapprochement esquissé avec l'interdit de la connaissance ultime du bien et du mal, énoncé par Dieu dans le récit de création. Si Dieu seul peut connaître le bien et le mal, s'il est seul à connaître le cœur de l'homme, n'est-ce pas parce que lui seul est devant ces réalités dans une totale innocence ? Nous sommes tous dans une forme d'ambivalence, de complicité avec le mal, et cette collusion qui nous habite nous empêche de connaître en vérité. Lui seul est libre, lui seul connaît.

Connaissance et reconnaissance

La connaissance ultime par Dieu de la vérité de notre cœur n'est pas nécessairement à entendre comme une situation de jugement écrasante, dans laquelle nous serions mis à nu, condamnés à une forme de transparence qui nous enlèverait toute forme de défense. Elle peut être accueillie aussi comme l'expression ultime de la reconnaissance que notre cœur compliqué et malade ne cesse de rechercher dans les relations avec les autres. Être connu, être reconnu pour ce que nous sommes en vérité. Dans l'expérience de l'amitié, nous avons accès, pour une part, à cette forme de reconnaissance, puisque nous aimons dire que l'ami est quelqu'un qui nous connaît vraiment, au-delà même de ce que nous sommes capables de lui dire

de nous-mêmes. La reconnaissance ne se limite pas, en effet à une forme d'écoute de ce que nous exprimons ; elle va jusqu'à pouvoir nous révéler à nous-mêmes des aspects de notre personne, de nos capacités dont nous n'avons pas conscience. La manière dont nous entendons l'affirmation de Jérémie sur la connaissance que le Seigneur a du cœur de l'homme est significative de la manière dont nous nous représentons Dieu et sa relation avec nous. Avons-nous peur de lui parce qu'il serait un juge implacable, ou le regardons-nous comme le père de miséricorde qui croit en nous, plus que nous-mêmes ? Notre cœur est compliqué et malade, peut-être en avons-nous douloureusement conscience, mais qu'est-ce qui nous dit que c'est là l'essentiel de ce que nous sommes ? N'y a-t-il pas un autre savoir, une autre connaissance de l'homme au-delà de cette constatation ? Notre petit texte répond ultimement à cette question.

Un jugement qui porte sur les fruits

« Afin de rendre à chacun selon ses actes, selon les fruits qu'il porte. » Le texte de Jérémie a déjà apporté un éclairage utile aux situations de diagnostics intempestifs en communauté, par la reconnaissance de la complexité au cœur de la condition humaine et par l'attribution à Dieu seul de la connaissance ultime du cœur de l'homme. Pourtant, le plus lumineux, et peut-être le plus libérant reste à venir. Le Seigneur, qui est le seul à savoir, scrute les cœurs, non pour poser un diagnostic, mais pour rendre à chacun selon les fruits qu'il porte.

Peu importe la maladie, ce qui importe ce sont les fruits

Le savoir du Seigneur ne porte pas en effet sur la complication et la maladie, mais sur les fruits que porte le sujet. Si complication et maladie sont le fait de tout homme, il n'est en effet peut-être pas très utile de leur prêter une attention démesurée, et de chercher à tout prix à poser sur elles un diagnostic précis. En revanche, ce qui compte aux yeux du Seigneur, c'est ce que le sujet, dans sa singularité, fait avec cette complication et cette maladie. Quels sont les fruits qu'il s'avère capable de porter alors même qu'il a un cœur compliqué et malade ? Il est donc possible, dans cette reconnaissance de la défaillance commune à tous les cœurs humains, de reconnaître que, malgré cette défaillance, des fruits peuvent être portés. Il n'est pas question ici de guérir le cœur compliqué et malade, mais de porter du fruit.

Si des fruits sont constatables, est-ce *malgré* le cœur compliqué et malade ou bien grâce à lui ? La complication, l'ambivalence, les mouvements plus ou moins incontrôlés qui agitent le cœur de l'homme sont-ils des obstacles à la fécondité ? Le grand art de la vie spirituelle

est de faire de sa faiblesse une force, comme ce fut le cas chez saint Paul, faire de la faille le lieu privilégié d'accueil de la grâce, de la force de Dieu qui se déploie dans la faiblesse (2 Co 12, 9). L'être humain n'a pas accès, pour lui-même comme pour les autres, à une connaissance totale de ce qui suscite en lui complexité et maladie. En revanche, il porte une large part de responsabilité dans la manière dont il vit cette situation, en Dieu.

Parce qu'ils ne sont pas blessés, ils ne sont plus vulnérables. Parce qu'ils ne manquent de rien, on ne leur apporte rien. Parce qu'ils ne manquent de rien, on ne leur apporte pas ce qui est tout. La charité même de Dieu ne panse point ce qui n'a pas de plaies. C'est parce qu'un homme était par terre que le Samaritain le ramassa. C'est parce que la face de Jésus était sale que Véronique l'essuya d'un mouchoir. Or celui qui n'est pas tombé ne sera jamais ramassé, et celui qui n'est pas sale ne sera jamais essuyé. Les honnêtes gens ne mouillent pas à la grâce².

Lorsque le diagnostic empêche de voir les fruits

La focalisation du jugement de Dieu sur les fruits portés par le sujet invite donc à reconnaître un nouveau danger dans la pratique du diagnostic intempestif en communauté. Tant que l'autre n'est regardé qu'au prisme de ce pseudo-diagnostic, il est le plus souvent impossible de reconnaître dans le même mouvement qu'il est aussi capable de porter du fruit. S'il est « complètement malade », si l'on se contente d'espérer qu'un jour elle « sorte de sa dépression », on ne regarde que le cœur malade, et pas les fruits qu'il porte peut-être déjà. Les fruits sont là, sans doute pas là où on les attendrait, peut-être pas de la manière dont on les attendrait, mais ils sont là. Il est cependant moins fatigant de ne pas tourner la tête pour se rendre capable de les voir, et de continuer à ne regarder que ce qui est bien visible, bien connu « depuis toujours », ce cœur complètement malade qui n'en finit plus de ne pas guérir. Et cela est vrai du regard posé par les autres, mais aussi du regard tout aussi paralysant que le sujet lui-même peut porter sur son propre cœur, sur sa complication et sa maladie, regard qui l'empêche de voir que dans son existence, il y a aussi des fruits. Malgré son angoisse ou sa fragilité, il y a aussi, depuis des années, de la fidélité. Malgré ses doutes épuisants, il y a aussi sa présence indéfectible à l'office. Malgré ses difficultés de relation, il y a peut-être aussi du dévouement fraternel.

2. Charles PÉGUY, « Notes conjointes sur M. Descartes et la philosophie cartésienne », dans *Œuvres en prose 1909-1914 (Bibliothèque de La Pléiade 122)*, Paris, Gallimard, 1961, p. 1390.

Conclusion

La méditation de l'interpellation prophétique peut donc nous questionner sur des comportements personnels et communautaires qui sont devenus si fréquents qu'ils ne semblent plus devoir faire preuve de discernement ou de conversion. La confusion des registres, qui amène à pratiquer des diagnostics sans compétence et hors cadre thérapeutique, est non seulement une attitude éthiquement inacceptable, mais elle est aussi, à la lumière de ce que Jérémie affirme sur la connaissance du cœur de l'homme, une faute contre Dieu. Seul Dieu connaît le cœur de l'homme, dans sa complexité et sa maladie, et il y a grand danger à prendre sa place en s'attribuant une connaissance profonde de ce cœur, que ce soit celui du prochain ou son propre cœur. En respectant la place de Dieu, et la connaissance qui lui appartient en propre, nous nous rendons capables de déplacer le regard que nous portons sur les autres et sur nous-mêmes, puisque la parole de Jérémie nous révèle que ce qui compte aux yeux de Dieu, ce n'est pas la complexité et la maladie, mais les fruits que l'être humain est cependant capable de porter, dans la condition qui est la sienne.

*Directeur du Centre
Interdisciplinaire d'éthique
Université catholique de Lyon
25 rue du Plat
F – 69288 Lyon Cedex 02*

Jean-Marie Gueullette, op